

Waterloo, l'avant-dernière bataille de Napoléon (v2)
(par Diégo Mané, Lyon, 2015 et 2019)



«Un grand désastre désigne toujours un grand coupable» (Napoléon).

Alors Waterloo, à qui la faute ?

«Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !» Ces vers célèbres de l'immortel Victor Hugo ont traversé les siècles, et donné le ton, comme un glas qui sonnerait avant l'heure, et auquel répondrait, tout aussi lugubre, la légende venue de Sainte-Hélène, qui finira par être prise pour l'Histoire vraie.

C'est que sa dernière bataille, celle pour sa postérité, Napoléon ne la perdit pas à Waterloo, mais la gagna à Sainte-Hélène. Peut-être le premier vaincu à écrire l'Histoire, en principe l'apanage des vainqueurs, il fut, à ce jeu-là aussi, bien meilleur que tous les autres... Ne craignant pas de dire : "La vérité de l'histoire ne sera probablement pas ce qui a eu lieu, mais seulement ce qui sera raconté" !

Comme par ailleurs Waterloo fut, dans tous les sens du terme, «la fin d'un monde», couplé au fait que ce monde était celui de Napoléon, qui donna même son nom à la période, rien d'étonnant à ce que l'événement ait motivé de très nombreux écrits.

On a pu dire de la pourtant très sanglante bataille de Waterloo, avec ses 50000 morts et blessés, qu'elle fit couler plus d'encre que de sang, et c'est certainement vrai car les victimes de la bataille ne se sont comptées que le 18 juin 1815, alors que des ouvrages sur le sujet continuent à sortir, et à se vendre, encore et toujours, deux siècles plus tard.

Difficile donc d'être original sur un sujet aussi couru et sur lequel beaucoup croient tout savoir, ayant tout lu, alors que, paradoxalement, beaucoup de zones d'ombre persistent invisibles par suite de l'éclat trop soutenu des écrits du "Maître des Batailles" en personne.

Je vais donc, au fil de ce court exposé, souligner les déjà très nombreuses «anomalies» qu'un oeil averti peut distinguer comme des évidences dans l'imbroglio d'informations contradictoires et même de contre-vérités absolues qui ont toutes eu leurs champions depuis 1815.

Les effectifs présents se sont, selon mes travaux, élevés à 76500 Français, contre 74000 Anglo-Alliés, progressivement renforcés par 52500 Prussiens intervenant dans le flanc droit des Impériaux. C'est bien évidemment cette dernière circonstance qui s'avérera fatale.

Mais elle n'explique pas tout, loin de là. Les Prussiens ont certes très bien joué leur rôle en échappant à Grouchy, envoyé trop tard à leur suite, et les Anglo-Alliés de Wellington aussi en tenant ferme jusqu'aux arrivées successives de Bülow et Blücher, arrivées qui enfin compromirent tout. Mais c'est l'incroyable accumulation d'erreurs tactiques des Français dans leur combat contre les Britanniques qui empêcha les premiers de vaincre les seconds avant l'arrivée des Prussiens.

Qui, analysant précisément Waterloo, croirait en tirer l'archétype de la bataille napoléonienne, se tromperait lourdement, car rien n'y fut «normal» sauf le résultat

Qui jugerait Napoléon sur cette seule bataille ravalerait le meilleur général de tous les temps au rang d'un vaincu sans talent militaire. Or il en avait à revendre, nous le savons !

Qui a commis les erreurs fatales ? Grouchy en n'étant pas là, a dit Napoléon. Ney en étant là, ont écrit en substance bien des auteurs... Grouchy passa le reste de son existence à expliquer qu'il avait obéi aux ordres de l'Empereur... Ce qui est vrai quant'au fait de n'être pas accouru au bruit du canon de Waterloo... Il avait cependant failli dans sa mission d'intercepter les Prussiens... qui défilèrent à 500 mètres des cavaliers d'Exelmans sans que leur général ne les vit, ce qui vaudra à son chef le maréchal d'être le plus célèbre bouc-émissaire de l'histoire de France.

Ney, bientôt fusillé par les Bourbons, n'eut pas le temps d'expliquer quoi que ce soit de son comportement tactique dans la bataille, au demeurant tout-à-fait dans son registre habituel, bien connu de tous dans l'armée, du premier empereur au dernier tambour.

Aurait-on échangé les deux hommes dans leurs commandements respectifs que très probablement le succès eut été au rendez-vous. Ney eut mené une poursuite plus énergique que Grouchy et aurait probablement marché au canon malgré des ordres contraires, comme à son habitude. Grouchy, excellent général de cavalerie, ne l'eut certainement pas faite massacrer inutilement à Waterloo.

Mais ne nous laissons pas entraîner à des discours mille fois répétés et revenons à l'essentiel, soit la conduite tactique désastreuse des opérations contre les Anglo-Alliés.

Je vais donc reprendre l'une après l'autre les différentes péripéties de la bataille, mais avant je veux citer un passage de Bernard Coppens qui, en l'occurrence, rejoint parfaitement ma pensée : «Depuis la bataille la plupart des auteurs français ont tenté d'expliquer le plan de Napoléon. Beaucoup font un plan à leur façon, qui est bien sûr infaillible. Et comme ils l'attribuent à Napoléon, ils le trouvent évidemment génial. Il leur reste, après, à expliquer pourquoi ce plan a échoué...»

12 h 30. Hougoumont, coûteuse et inutile «diversion»

Voulant dans le principe attaquer le centre et la gauche anglo-alliée, Napoléon, dit-on (j'en doute car cela ne correspond absolument pas aux ordres qu'il donna), voulut faire mine d'attaquer la droite de Wellington qu'il supposait, en bon général britannique, craintif pour sa ligne de communication avec la mer et ses vaisseaux...

Sauf que ce dernier avait déjà pallié à cette crainte en détachant 17000 hommes à Hal (qui ne paraîtront pas à Waterloo) et ne prit donc pas ombrage d'une quelconque menace contre Hougoumont, qui se trouvait par ailleurs dûment préparé pour une défense acharnée et garni des compagnies légères des Guards et d'un bataillon du 2e régiment de Nassau.

Quoi qu'il en soit, la plus belle division de ligne de toute l'armée française, la 6e, que l'Empereur avait confiée à son jeune frère Jérôme, fut chargée de «fixer» l'ennemi sur ce point qui marquait l'extrême gauche du dispositif. On a beaucoup mis en avant que ce choix familial s'avéra désastreux car le prince impérial engagea sa troupe à fond là où on ne lui aurait demandé qu'une démonstration. Mais vu que le prince n'alla pas reconnaître l'ennemi au-delà du bois, et personne ne le lui avait demandé, et ensuite fut rappelé auprès de son auguste frère, sans doute soucieux de l'épargner, il semble bien que sa responsabilité réelle dans la suite malheureuse des événements locaux n'ait été injustement exagérée.



Les mesures défensives des Anglo-Alliés et les nombreuses surprises d'un objectif non reconnu s'avèrent éminemment coûteuses dès lors que l'on s'obstina à vraiment enlever l'obstacle, et ceci semble être le résultat naturel de l'allant des troupes engagées sans ordre précis et ayant perdu la plupart de leurs chefs de terrain. On obtint par suite le résultat inverse à celui recherché. Ce furent des milliers de soldats français inutilement fixés et gâchés. J'évalue les pertes de la division Jérôme à 2500 hommes, soit 45 % de ses effectifs présents au matin de la bataille. Et ils ne furent pas les seuls à tomber pour Hougomont puisque la division Foy y perdit aussi des centaines des siens... pour rien.

13 h 30. La grande batterie, une inefficacité... toute relative

On a beaucoup mis en avant la soi-disant inefficacité de la "grande batterie de 80 bouches à feu" déployée par les Français, arguant du fait que les Anglo-Alliés, disposés en arrière des crêtes, étaient à l'abri de ses tirs. Il est certes évident que cette circonstance a grandement minoré son efficacité, mais pas assez pour justifier un tel jugement, très loin s'en faut.

En effet, étant donné l'échec patent de l'attaque (voulue ou non) d'Hougoumont, puis la catastrophe du corps d'Erlon et le massacre à sens unique de la cavalerie française, dont je vous parle plus loin, enfin l'attaque et le sacrifice ultime de l'infanterie de la Garde au soir, et ces malheureuses actions ayant généré en proportion relativement moins de pertes chez l'ennemi, il faut bien convenir qu'une part conséquente des 15000 pertes anglo-alliées ne peut relever que de l'action de l'artillerie française...

Ce fut par ailleurs bel et bien l'effet des tirs d'artillerie qui amena Wellington à ordonner à toute son infanterie, trop exposée selon lui, de se replier de cent pas. Et c'est de fait ce mouvement, interprété de loin par Ney (qui à priori ne pouvait le voir) comme une retraite, qui aurait amené le maréchal à engager prématurément la cavalerie française alors qu'elle devait attendre l'infanterie de la Garde pour la soutenir, ce qui aurait alors indubitablement conduit au succès.



De fait, plus que son positionnement, c'est son engagement tardif à partir de treize heures trente, qui est montré du doigt. Deux heures trop tard à l'analyse, faussement attribuées à l'état du sol détremé, qui n'avait jamais par le passé retardé une attaque de l'Empereur.

Mais cet engagement ne s'est avéré «tardif» qu'après-coup et parce-que les Prussiens que Napoléon n'attendait pas s'invitèrent à la bataille. Ne seraient-ils pas venus que l'heure eut été bien choisie... mais s'ils n'avaient assuré Wellington de leur participation ce dernier n'aurait pas accepté le combat, nous le savons... et Napoléon aurait dû le savoir aussi car il disposait des éléments de réflexion suffisants...

L'occasion s'était présentée le 16 juin d'en même temps commencer et finir la campagne en écrasant définitivement l'armée prussienne, imprudemment avancée à Ligny. Elle fut manquée et ne se présenta plus. Par suite, et quelles qu'en soient les raisons, l'apathie de l'Empereur le 17 devait permettre aux Alliés de réaliser leur plan de se réunir sur le champ de bataille de Waterloo, accablant l'armée de Napoléon qui, contrairement à l'un de ses préceptes, avait divisé ses forces à la veille du combat suprême avec l'ennemi héréditaire de la France !

14 h 30. L'attaque du corps d'Erlon, une formation de combat surannée

Un fait troublant frappe d'emblée qui connaît les «habitudes» des deux armées opposées. Dans toutes leurs batailles les Britanniques ont toujours été déployés en lignes tandis que les Français ont toujours, du moins dans la période post-1808, attaqué en colonnes par division (deux compagnies de front).

Or que constate-t-on au début de la bataille de Waterloo ? Que tous les Anglo-Alliés sont ployés en colonnes et que les Français sont déployés en lignes. Le monde à l'envers... chaque adversaire ayant adopté la formation habituelle de l'ennemi ! De là à dire qu'ils se respectaient, voire se craignaient l'un l'autre, il n'y a qu'un pas...

Au matin le général Reille, aide-de-camp de l'Empereur, et qui avait commandé l'Armée de Portugal en 1813, connaissant donc bien les Anglais, avait dit à Napoléon qu'il les considérait comme «inexpugnables» si on les attaquait de face. Cela s'était en effet vérifié bataille après bataille depuis Alexandrie en 1801, Maida en 1806, puis la litanie de défaites des maréchaux en Espagne et en France de 1808 à 1814, dont les noms sont encore pénibles à entendre : Vimeiro 1808, Talavera 1809, Buçaco 1810, La Albuera 1811, Salamanca 1812, Vitoria 1813, Toulouse 1814. Et ce au détriment des plus grands noms de l'almanach impérial : Junot, Victor, Masséna, Soult, Marmont, Jourdan, Soult encore !

La principale raison de ces revers était le fait que les Français, systématiquement en colonnes, venaient buter sur des lignes déployées présentant à effectif égal de trois à quatre fois plus de fusils à même de tirer. Une discussion relative entre les quatre chefs de corps français (Reille, d'Erlon, Mouton et Drouot) aurait eu lieu hors la présence de l'Empereur, amenant la conclusion que leurs bataillons devraient se former en ligne avant de se porter à l'attaque des Anglais... Mais c'est bien Napoléon qui en donna l'ordre en personne au 1er corps, dont le Journal qui vient d'être publié met fin sans ambiguïté à deux siècles de polémiques relatives.

Drouot d'Erlon, que ses hommes, et même ses collègues, appelaient toujours «le comte» et jamais «le général», se serait-il «trompé», sinon sur le front imposé à la formation, donc large d'un bataillon, du moins sur ses intervalles en profondeur ? Cela reste peu probable car Ney était présent et mena personnellement les deux divisions de tête, celles qui furent les plus malmenées, soit les 1ère et 3e, et non 1ère et 2e, comme décrit par tous les auteurs depuis 1815, rendant tous les récits inintelligibles. A l'expérimenté Durutte, qui protesta contre la formation ordonnée il fut répondu que, s'agissant des ordres de l'Empereur, nul ne pouvait y déroger

Cela se traduit par une formation type «phalange macédonienne», soit un recul de plus de deux mille ans dans l'art de la guerre, alors qu'un relativement bon vieux ordre mixte, éventuellement répété sur deux lignes, aurait sinon donné la victoire, il s'agissait tout de même de Britanniques, du moins évité le désastre. Le "Maître des batailles" n'en parla jamais, alors qu'il s'agit d'un élément majeur de l'échec !

En effet, que ladite formation, inadaptée au terrain comme aux circonstances, et surtout à l'adversaire, ait subi un sort funeste, n'est jamais que très «normal». Labourées par les boulets ennemis sur vingt-quatre rangs de profondeur, dont vingt parfaitement inutiles, aveugles car les riflemen et tirailleurs britanniques neutralisaient les voltigeurs français, incapables de manoeuvrer autrement qu'en avant, et désunies par le terrain, les divisions françaises, laissant en outre un espace libre entre-elles, voyaient la 3e couronner enfin et malgré tout la crête militaire de la position ennemie, mais dans «le désordre de la victoire» même !



C'est là qu'elle fut cueillie, au dépourvu puisque ses généraux n'y avaient pas pensé, par la cavalerie lourde ennemie, qui la dispersa en un clin d'oeil. C'est dès lors un épouvantable massacre à sens unique. Aux cris répétés de «no quarter» les dragons britanniques, dont les célèbres "Écossais gris", abattent sans pitié jusqu'aux jeunes tambours et s'emparent de l'Aigle du 45e de ligne. Au même instant à la gauche de l'attaque la Brigade Bourgeois de la 1ère Division subit le même sort et perd l'Aigle du 105e de ligne, enlevée par le 1st Royal Dragoons.

Sourds aux sonneries de ralliement, les cavaliers britanniques s'offrent ensuite le luxe de disperser la presque totalité des servants et trains d'artillerie de la Grande batterie française qui se trouvait sans soutien (fors celui du 85e de ligne à droite, qui sauva 12 pièces), autre erreur crasse rarement relevée dans les pourtant très riches annales des vingt ans de guerres de la Révolution et de l'Empire !

Certes, ils seront ensuite punis de leur gourmandise, et à leur tour massacrés sans plus de quartier par la contre-attaque française. Cuirassiers de face et lanciers de flanc auront bon marché des dragons britanniques dont le général, Ponsonby, périra d'une balle dans le cou, tirée depuis le carré ad'hoc formé par la 2e Division, et non percé des légendaires 7 coups de lance, infligés post-mortem. Mais cela ne compensera pas l'échec rédhibitoire de l'attaque du corps d'Erlon.

Malgré tout, de ces 8000 hommes si mal engagés du 1er corps français, 2000 peut-être tombèrent, 2000 autres furent capturés, 1000 «disparurent»... Mais il semble bien qu'environ 3000 qui restaient aient continué jusqu'au bout à faire bravement le coup de feu en tirailleurs, et de leur propre initiative, contre les Écossais de Picton. Ce dernier fut tué au début de l'action en tentant de rallier sa troupe qui refluit devant les Français à la fureur de son célèbre "fighting général".

Au soir, les non moins braves Highlanders en kilts des 42e, 79e et 92e régiments britanniques, sur les 1281 hommes ayant commencé la bataille, n'en avaient plus que 622 indemnes, dont seulement une soixantaine étaient encore sur la crête et toujours entrain de tirer dans la fumée qui les empêchait de se compter. Reille avait raison, de tels soldats étaient bien «inexpugnables» !

17 h 00. Les charges de la cavalerie française, débauche de courage inutile

«La cavalerie française est la meilleure du monde, j'en sais quelque chose, je l'ai vaincue !» aurait dit Wellington avec son insupportable morgue britannique.

Beaucoup de défenseurs de l'infaillibilité impériale ont disserté sur les raisons qui ont mené à l'engagement aussi massif que prématuré de toute la cavalerie française.

Il semble qu'en effet la première charge, quelles qu'en soient les raisons (tout et son contraire a été dit), n'aurait pas été ordonnée par l'Empereur mais par Ney.

Mais le maréchal, qui n'aurait dans le principe voulu engager qu'une brigade de cuirassiers, fut suivi, on se demande encore pourquoi, par tout le 4e corps de cavalerie de Milhaud, et surtout, encore plus inutilement, par la cavalerie légère de la Garde sous Lefebvre-Desnoëttes... Ni ce dernier, exilé et mort noyé dans un naufrage en 1822, ni bien sûr Ney, fusillé en 1815, ne l'ont jamais expliqué.

Or donc les Anglo-Alliés n'étaient pas en retraite comme Ney, dit-on, l'avait cru, et attendaient en carrés le choc de la cavalerie qui, arrivant décimée par l'artillerie durant sa progression, et désunie par le trop célèbre chemin creux d'Ohain, n'avait pas la moindre chance de les enfoncer.

Le général Thiébault, auteur en 1811 d'un «Manuel général du service des états-majors» qui fit autorité un siècle durant, y disserta entre autres sur l'attaque des carrés par la cavalerie et traça ces lignes prémonitoires : «... si l'infanterie formait deux lignes de carrés dont... la seconde... placés vis-à-vis les intervalles des premiers et soutenus par de l'artillerie légère, je ne conçois pas ce qu'une cavalerie pourrait entreprendre contre eux.» C'était donc évident !

La sagesse eut dès lors été de reconnaître la bétise et de retourner à la manoeuvre prévue, consistant à attendre l'infanterie de la Garde pour la soutenir, avec aussi quelques canons, soit enfin l'orthodoxie normale d'une bataille de l'époque, réunissant comme il se doit l'effet des trois armes, ce en quoi les Français s'étaient montrés experts tant d'années. Mais Ney, égal à lui-même, ne sut pas renoncer et s'obstina en vain encore et encore, menant personnellement plusieurs charges, et après l'artillerie seule, puis l'infanterie seule, on vit agir la cavalerie seule, avec le même résultat, l'échec pourtant tout-à-fait prévisible.



Napoléon prit aussi sa part de responsabilité dans ce prodigieux gaspillage de la fine fleur de sa cavalerie. Constatant l'engagement total et jusque-là inutile de toute celle de droite, il maugréa contre l'erreur de son maréchal, avant d'ajouter «il faut soutenir ce qui est fait», et d'envoyer au massacre tout aussi inutile toute celle de gauche. Soit le 3e corps de cavalerie de Kellermann et la cavalerie lourde de la Garde dont les magnifiques grenadiers à cheval, la meilleure cavalerie du monde, qui ne put qu'amonceler ses cadavres d'hommes et d'animaux devant la batterie britannique Mercer, jusqu'à lui former un rempart infranchissable aux chevaux.

Bref, après onze charges, au cours desquelles Ney perdit quatre chevaux sous lui, il s'avisait que restaient intacts les 800 carabiniers que Kellermann avait réussi à préserver. L'ordre tomba de les engager à leur tour, et à leur tour ils tombèrent, sans même avoir pu charger. Leur "défilé" sous le feu de l'artillerie ennemie pour monter en ligne les décima et bien davantage, les mettant hors de combat comme tous leurs camarades. Ces derniers, réduits à 30 % de leurs effectifs de départ, ralliés hors de portée des canons ennemis et fumant à pied la pipe à côté de leurs chevaux fourbus, repoussés et impuissants, ne s'avouaient pas vaincus.

Hors de combat, cette ci-devant belle cavalerie ne sera pas en mesure le soir de la bataille de faire quoi que ce soit pour protéger la retraite qui de ce fait se transformera en déroute.

19 h 00. La Haye-Sainte, prise trop tard

L'Empereur ordonne enfin à Ney de s'emparer de La Haye-Sainte comme étant la clé du champ de bataille. Bien dirigé le maréchal était l'homme de ce genre de situation et très rapidement la ferme tombe entre ses mains et cette fois, enfin, quelques canons, de l'artillerie à cheval de la Garde, accompagnent l'attaque.



En moins d'un quart d'heure le bâtiment qui défilait tous les efforts des Français depuis des heures et leur avait coûté beaucoup de pertes est pris tandis que 42 survivants à court de munitions sur plus de 1000 défenseurs initiaux fuient.

Les canons français peuvent dès lors se positionner à bonne portée, mais il en reste désormais fort peu. La dispersion de la grande batterie par la cavalerie anglaise avait conduit Napoléon à engager en lieu et place une partie de celle de la Garde, qui épuisa le gros de ses munitions... lesquelles viendront à manquer.

Pour l'heure les quatre batteries de la Garde encore actives, deux à pied de 12 £ et les deux dernières cheval de 6 £, ouvrent des sillons sanglants dans les bataillons britanniques déjà éprouvés. Pour les Anglo-Alliés c'est la crise, et Wellington murmure «Give me Blücher or give me the night !» (Donnez-moi Blücher ou donnez-moi la nuit). Bonne fille, la Providence lui donna Blücher.

19 h 00. Plancenoy, à n'y pas comprendre

Le vieux maréchal «Vorwärts» («en avant») arrivait en effet, respectant sa parole au-delà de tous les espoirs de Wellington. Ce dernier avait accepté de combattre contre la promesse du Prussien de le soutenir avec au moins un corps de 30000 hommes, celui de Bülow, ce qui se serait avéré insuffisant, puisqu'il fut en outre nécessaire, et cette fois suffisant, d'engager au soir ce qui restait disponible de ceux de Pirch et Ziethen, 22000 hommes de plus, dont l'arrivée provoqua la rupture du flanc droit des Français et la panique finale.



Ce qui est difficile à comprendre c'est que le corps de Mouton (Lobau), envoyé par Napoléon contre la menace de Bülow, ne soit pas parvenu à s'en défaire dans le principe vers 18 h 00. En effet il n'y avait au départ guère plus de 15000 Prussiens, les 2/3 de qualité médiocre, opposés à 12000 vétérans français qui n'auraient dû en faire qu'une bouchée. Il n'en fut rien, probablement parce-qu'on attendit, l'ennemi au lieu de l'attaquer, permettant ainsi qu'il se renforce jusqu'à déborder la ligne française et la contraindre à reculer jusqu'à Plancenoy... Où l'on engagea alors la jeune garde... qui finit aussi par craquer puisqu'il fallut hélas envoyer deux bataillons de la vieille garde la renforcer, un de chasseurs d'abord, puis un de grenadiers, qui furent personnellement harangues par l'Empereur.

Les chasseurs reprirent bien le village et le garnirent défensivement, mais les grenadiers, débouchant de la rue principale au pas de charge et sans tirer un coup de fusil, semèrent par leur seule apparition l'effroi dans les rangs des 8000 landwehriens prussiens engagés là qui se mirent en déroute aux cris désespérés de « Die Kaisergarde » (La Garde Impériale) ! 3000 d'entre-eux furent cependant rattrapés par les 500 «vieux de la vieille» qui ne leurs firent pas de quartier, les acculant et exterminant consciencieusement dans un vallon avant de retourner se barricader dans le village en flammes déjà débordé sur ses deux flancs par d'autres unités ennemies.

Autre sujet d'étonnement, 92 à 104 pièces françaises, certes tirant vers le haut, n'ont pu prendre durablement le dessus sur les 101 pièces prussiennes engagée à la fin. Cela s'explique par la pénurie de munitions car plusieurs batteries, tombées à court malgré un engagement tardif ont dû quitter la ligne de bataille !

Souignons enfin que les 17000 hommes dont 5000 de la Garde engagés contre les Prussiens à droite, bientôt forts de 52000, soit trois contre un, ont clairement fait défaut contre les Anglo-Alliés, surtout après les trop nombreux gaspillages de troupes exposés plus haut, qui en laissèrent trop peu pour l'attaque finale.

20 h 30. L'attaque de la moyenne garde, trop peu trop tard...

«Le maréchal Grouchy arrive ! Le maréchal Grouchy arrive !! » crient des aides-camp impériaux passant au galop devant les troupes énervées qui reprennent courage. C'était faux et Napoléon le savait qui n'avait pas négligé ce subterfuge moral au moment de tenter le tout pour le tout avec le peu qui lui restait alors de troupes fraîches, soit cinq bataillons de la moyenne garde, appellation non réglementaire, mais qui précise ici que l'attaque suprême ne fut pas menée par les meilleurs, occupés ailleurs, mais par leurs émules, d'excellents soldats aussi cependant... mais pas assez nombreux pour l'effort colossal demandé.

D'autant que l'ennemi s'y prépara, prévenu qu'il fut par un traître, un de plus, de l'attaque française en approche. Tout ce qui pouvait encore lutter côté français se porta bravement à l'assaut, dirigé à pied par l'infatigable Ney qui venait de perdre son cinquième cheval. Mais ce tout ne montait qu'à 15000 hommes environ, dont 6500 de la Garde... et l'ennemi avait réuni en face plus de 50000 hommes dont plusieurs milliers de troupes fraîches. Le «fer de lance» proprement dit, soit les cinq bataillons de moyenne garde susdits ne montait qu'à 3000 hommes environ, formés en carrés par défiance de la cavalerie eu égard au sort du corps d'Erlon.

De face les gardes britanniques de Maitland, jusque-là couchés sur quatre rangs, invisibles dans les blés derrière un remblai, se levèrent au commandement «Up Guards» (debout, gardes !), chaque rang à son tour délivrant à seulement vingt pas un feu dévastateur. En quelques minutes trois cents grenadiers sont abattus tandis que les officiers encore valides tentent de déployer les autres qui tombent à leur tour au fur et à mesure qu'ils arrivent en première ligne. Un remake dix fois éculé des pires batailles d'Espagne.

Ainsi arrêtés de face, les Français se voient également engagés sur leurs deux flancs. Le gauche par un bataillon de Rifles et le 52e Light britannique, fort de 1200 vétérans d'Espagne qui accomplissent un superbe pivot à gauche pour venir fusiller d'importance le flanc gauche des Français, singulièrement « en l'air » (de

quoi regretter le gaspillage de la cavalerie). A l'autre aile c'est le Belge Chassé, ci-devant général de division français, héros d'Arcis-sur-Aube en 1814, qui mène les 3000 Hollando-Belges de Detmers à l'attaque du bataillon du flanc droit français.



Ney menant la Moyenne Garde (par l'immense Courcelle).

Ecrasés sous la mitraille et la mousquetterie, enfin chargés par des milliers de baïonnettes, ayant perdu plus des deux-tiers des leurs en quinze minutes, les survivants français plient..., et Wellington, saisissant l'instant, agite son chapeau victorieux : «The whole line will advance» (toute la ligne doit avancer) !

Les dizaines de milliers d'Anglo-Alliés encore disponibles se portent en avant à la poursuite de ce qui devient rapidement une fuite aux cris mille fois répétés de, «la Garde recule», «sauve-qui-peut», «nous sommes trahis», car en effet au même moment l'avant-garde de Ziethen faisait son apparition, là où la troupe attendait Grouchy, qu'on lui avait annoncé, s'il vous en souvient. Cela mit un terme final à l'héroïque résistance de la division Durutte, submergée sous le nombre et dispersée, tandis que son digne général, lui-même sabré d'importance par les hussards ennemis, parvenait à se sauver, le visage en sang et le poignet droit tranché qui pendait encore à son avant-bras (il sera amputé pendant la retraite).



21 h 00. Les derniers carrés, pour la gloire...

Tout était donc fini ? Non, pas encore. Il restait à ajouter une dernière page de gloire à celle, déjà immortelle, de l'infanterie de la vieille garde impériale. Celle qui, réduite au mot de Cambronne se traduit encore par «La Garde meurt et ne se rend pas», ou encore par «on ne peut vaincre de tels hommes, il faut les tuer». Dont'acte, du moins en ce qui concerne le général qui, atteint d'une balle à la tête et laissé pour mort, fut fait prisonnier... et finit par épouser une Anglaise !

Quoi qu'il en soit, la résistance de la vieille garde, jusqu'à dislocation, sauva pour un temps le reste de l'armée qui put s'enfuir. S'enfuir car ce n'était pas une retraite, rendue impossible par l'engagement de toutes les forces et l'absence de la plus petite réserve (l'Empereur ayant même engagé jusqu'à ses "immortels", les Gendarmes d'Élite), mais bel et bien une déroute totale comme on en vit peu.

Napoléon lui-même faillit être pris par les Prussiens qui, à défaut, s'emparèrent de sa voiture avec son chapeau et son trésor. Les canons, tous les canons, furent pris par les Alliés, soit sur le champ de bataille même, soit pour la plupart devant le pont sur la Dyle à Genappe, bloqué par l'embouteillage des voitures abandonnées par leurs conducteurs ayant coupé leurs traits pour fuir la capture.

28000 braves n'avaient pas fui qui restèrent sur le champ de bataille, morts ou blessés, en compagnie de 15000 Anglo-Alliés et 7000 Prussiens. Ces derniers exécutèrent sans merci tous les prisonniers appartenant à la Garde, voire plus si affinités, se vengeant ainsi bassement de la peur qu'ils leur avaient inspirée... et peut-être aussi du carnage infligé à leurs landwehriens à Plancenoit...

Et après ? L'immortalité pour Lui, la "Pax Britannica" pour le reste du monde...

Après, l'empereur Napoléon abdiqua derechef et fut comme on sait relégué dans une petite île britannique au large de l'Afrique, où sa mort dura six ans, mais six ans durant lesquels il s'attacha à rédiger son fameux "Manuscrit de Sainte-Hélène", lequel passe encore aujourd'hui pour la vérité aux yeux de la plupart.



Quoi qu'il en soit, le monde à changé, radicalement changé, ce dimanche 18 juin 1815 à Waterloo, où la France perdit son statut de première puissance mondiale.

Comme l'affiche fièrement le musée des Guards à Londres, «ils ont apporté à l'Europe la paix pour cent ans». Oui, mais quelle paix ? La «Pax Britannica» !, qui, ensuite relayée par la "Pax Americana", assura, non pour un siècle mais bien pour deux (et encore pour l'instant, car c'est loin d'être fini), la suprématie anglo-saxonne sur la vieille Europe, voire la planète toute entière.

En guise de conclusion-transition, Waterloo 1815-2015

Une anecdote, d'actualité en 2015, illustre fort bien le fait que, deux siècles après son dénouement, le sujet Waterloo est encore et toujours sensible... et la «Pax Britannica» toujours revendiquée par les «Goddons» comme un bienfait pour l'Europe...

Suite à la décision de la Belgique de frapper une pièce de 2€ commémorant Waterloo, et à l'opposition de la France au projet, les Anglais s'exprimèrent par la voix de Sir Peter Luff, membre du parlement britannique :

«Je suis ravi que la zone euro veuille célébrer l'échec de la France à créer un super-état européen. La sensibilité des Français est décevante et ils devraient vraiment reconnaître qu'il s'agit d'un grand moment dans l'histoire de l'Europe de la liberté et de la démocratie.»

Ce serait donc à entendre l'impétrant au nom de ces valeurs de liberté et de démocratie que l'Europe aurait fait la guerre à la France. C'est carrément du révisionnisme !



Un responsable belge du bicentenaire, dont je tairai le nom, a de son côté enfoncé le clou en disant ne pas comprendre les Français car «Waterloo n'est pas une défaite française, c'est la défaite de Napoléon, c'est différent.»

On croirait entendre la propagande alliée de 1815, alors quand je dis que le monde a changé, c'est dans les faits, mais pas dans les mentalités de tous !

Les faits, eux, sont têtus qui confirment mon analyse, même dans l'anecdote. En effet, examinez la pièce commémorative envisagée par la Belgique pour célébrer la victoire de l'Europe sur la France, pardon, sur Napoléon, et vous y lirez la devise en anglais. De là à penser que la perfide Albion est l'unique bénéficiaire de cette victoire de toute l'Europe contre le seul Napoléon... il n'y a qu'un pas... mais à mesurer en pouces !